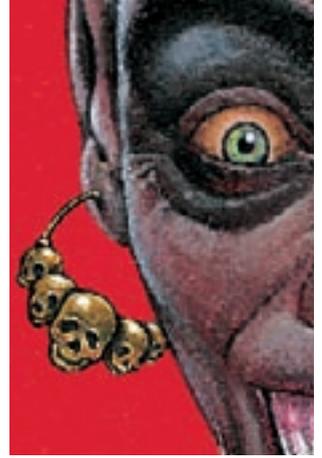


# Automutilation révoltée ou expression culturelle ?

Le cas du body piercing à Rome

R a c h e l R e c k i n g e r



Alexis Lemoine (détail)

Cette réflexion sur la pratique du *body piercing* tente, avec des données de terrain recueillies auprès de pierceurs professionnels à Rome, d'élucider la question du pourquoi d'un phénomène « *que tous jugent étrange* »<sup>1</sup>. Qui sont les pierceurs ? Pourquoi et comment exercent-ils ce métier ? Quelle perception ont-ils de leurs propres modifications physiques et de celles de leurs clients ; comment analysent-ils les conséquences symboliques et sociales de leur activité ? Comment se positionnent-ils dans la collectivité ? Que comporte le piercing en termes d'« *épreuve* », de « *douleur* » ? Quelles sont les expériences et les représentations des pierceurs concernant leurs interactions personnelles, notamment les relations sexuelles et les rapports avec les clients ou les piercés en général ? Ce questionnement m'a amenée à m'intéresser d'une part à la problématique de l'identité individuelle et collective des pierceurs et par ailleurs à réaliser une ethnographie de leur vécu et de leurs interactions quotidiennes.

J'ai choisi Rome pour effectuer cette enquête, parce que les piercings n'y ont pas encore l'importance qu'ils ont dans des villes comme San Francisco, Londres ou Berlin. Les pierceurs<sup>2</sup> en place sont de la « *première génération* », c'est-à-dire qu'ils sont des baromètres actifs de l'évolution d'un phénomène qui n'est pas pour l'instant suffisamment diffusé pour être partie intégrante et obligée de la *youth culture* romaine. Le groupe professionnel des pierceurs n'occupe pas de place déterminée ni dans le sens commun, ni en droit. Aussi l'activité s'exerce-t-elle en semi-illégalité, adossée à celle – reconnue – du tatoueur. Ses représentants ont le sentiment d'être dans une constante démarche de légitimation. D'où une certaine prolixité explicative lors des entretiens qualitatifs, prolixité permettant de compenser le refus d'explicitation de leurs trajectoires socio-professionnelles, personnelles et familiales<sup>3</sup>.

1 – Les termes ou phrases écrits en italique et placés entre guillemets, sans que leur élocuteur soit nommé, sont des extraits d'entretiens, recueillis lors de l'enquête ethnographique, menée pour ma maîtrise en anthropologie. Cette typologie préserve l'anonymat de mes interlocuteurs et différencie leurs discours des citations écrites (d'auteurs référencés).

2 – L'enquête se fonde sur des entretiens avec et des observations de douze pierceurs dont la moyenne d'âge était de 28 ans et demi, s'échelonnant entre 19 et 46 ans. J'ai rencontré quatre femmes et huit hommes.

3 – En tant que « *déviants* » stigmatisés, les pierceurs ont manifesté une certaine hostilité envers toute tentative de catégorisation sociologique. Notre pacte tacite m'offrait des échanges intimes et honnêtes, sous condition que je garantisse leur anonymat – surtout social. Par contre, en ce qui concerne les investigations plus anthropologiques, les pierceurs étaient très ouverts, étant donné leur sympathie pour une discipline qui est perçue comme réhabilitant les minorités et altérités de toutes sortes.

4 – Je ne traite pas ici les piercings événementiels dont le but se situe dans l'immédiateté de l'acte (et pas dans l'ajout d'un ornement métallique), souvent dans un contexte de *happening* artistique, c'est-à-dire mis en scène et public, dont on peut trouver une illustration dans l'interview de Ron Athey proposée dans ce numéro. Dans les entretiens recueillis, ces pratiques apparaissent comme minoritaires ou même indicibles.

5 – Il suffit, pour appuyer cette remarque, de consulter Bruno Bettelheim, *Ferite simboliche. Un'interpretazione psicoanalitica dei riti puberali*, Firenze, Bompiani, Saggi Tascabili, 1996, sur les rites d'initiation, et plus généralement de se rapporter aux traitements, refaçonnements, incisions, etc. de ces parties du corps dans de nombreuses sociétés. Voir également Claude Lévi-Strauss, « Ma perché ci mettiamo i gioielli ? », *La Repubblica*, 21 mai 1991, p. 34, pour une réflexion plus structurale sur l'emplacement des bijoux.



Plutôt que de constituer une spécificité romaine (qui pourrait seulement se déterminer à l'aune d'un comparatisme), les aspects empiriques collectés sur le piercing s'inscrivent dans le cadre d'une situation locale donnée, et constituent par là un cas d'étude.

## Portrait des pierceurs et positionnement dans la collectivité

### Le début d'une passion

Le piercing peut être défini comme un percement volontaire de la peau par une aiguille, afin d'y insérer un bijou<sup>4</sup>. Les piercings se concentrent quasi exclusivement à proximité des orifices culturellement signifiants<sup>5</sup> : autour de la bouche, sur les oreilles, sur les mamelons, sur le nombril et sur les organes génitaux. Dans un deuxième temps, il y a « *incorporation* » par un double procédé : physiologique (la cicatrisation du trou) et psychique (l'accepta-

tion). Le bijou métallique <sup>6</sup> constitue une sorte de bouchon de la blessure, la fermeture inorganique et le souvenir visible et tangible – « *vivant* » même, par son potentiel ludique, auto-érotique et « *séducteur* » – de « *l'épreuve à surmonter soi-même* ». Peu à peu, « *ça fait partie de toi. La différence entre la peau, la chair et l'objet inséré, tu la sens de moins en moins* », et « *à la fin, ça devient complètement toi* ». Puisque le piercing comporte l'insertion physique d'un élément étranger à l'intérieur du tissu corporel identitaire, le temps de la guérison et des soins est nécessaire pour assimiler également « *l'idée du métal sous la peau* ».

Le « *premier piercing* » des futurs pierceurs est un acte décisif, initiant un parcours personnel (les piercings sur soi) et aboutissant à une prestation de services professionnels (les piercings sur les autres). Ces deux logiques sont inextricablement liées : les circonstances du choix de cette pratique – structurante pour et sur soi – induit un cumul ultérieur des expériences personnelles, qui déterminera à elle seule les piercings administrés à des tiers. Ce n'est pas parce que le pierceur est une femme qu'elle fait « *automatiquement* » les piercings au clitoris. Elle doit plutôt avoir l'expérience du percement de cette partie du corps ; ce n'est pas nécessaire qu'elle porte elle-même exactement le même piercing au clitoris, mais il lui faut avoir le vécu de piercings analogues. Cette même remarque vaut, par exemple, pour des pierceurs masculins qui pratiquent le piercing du clitoris – et la symétrie pratique au-delà de la dissymétrie anatomique est notable <sup>7</sup>. Ni les différences de sexe, ni celles d'âge (ni *a fortiori* celles de trajectoire sociale) ne sont donc opératoires pour dégager un profil du pierceur dans l'absolu <sup>8</sup>.

La « *rencontre* » avec le piercing a été rapportée selon trois variantes. D'abord, les pierceurs ont évoqué la « *curiosité* » face à l'expérimentation active d'une douleur extérieure, et au « *perce-ment d'un mystère* », voire d'un tabou. La douleur n'est pas subie, elle correspond à une approche active. Ensuite, certains d'entre eux ont mentionné une « *illumination* ». Cette révélation ne se vit qu'une fois, justement à cause de son caractère exceptionnel. Par exemple : « *J'ai vécu trois ans en Angleterre, et la première fois que j'ai vu un piercing, c'était à la gare, j'étais tout juste sorti du métro, et je demandais une information à une jeune fille très belle, superbe, grande, blonde, aux cheveux longs... et pendant que la fille parlait avec moi, je voyais qu'elle avait quelque chose sur la langue, une balle sur la langue. C'était... ce fut vraiment un choc ! J'ai pensé à cette fille pendant une semaine, et je ne l'aurais pas fait si elle n'avait pas eu cette chose sur la langue. C'était le fameux coup de marteau dans la tête !* » Un troisième groupe de témoignages identifie ce qu'ils appellent « *un instinct* », une fascination si enracinée qu'elle leur semble innée. Cet « *instinct métallique* » apparaît comme une défense de soi, une protection visible contre des blessures émotionnelles. Ce type de rencontre avec le piercing

6 – Il est l'élément vital qui conditionne la visibilité du trou, et par extension, de la partie corporelle toute entière qui a été percée : qui dit visibilité décorée, dit pouvoir érotique enchanteur. Ce potentiel d'éblouissement et de séduction (cf. Marlène Albert-Llorca, « L'instant et l'éternité. Les bijoux dans la vie des femmes », *Terrain, Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 29 [« Vivre le temps »], septembre 1997, p. 69-82), constitue la matrice commune entre les bijoux traditionnels et les piercings. Mais ces derniers étant surtout liés à « *l'épreuve* », au « *rite de passage* », au « *parcours spirituel* » individuel, ils ne peuvent pas fonctionner dans une logique de filiation. Ce qui compte ici, c'est le signe, la marque – symbolisés par le bijou inséré –, plus que le bijou valeureux en lui-même, vestige des traditions familiales.

7 – Elle contraste d'ailleurs avec la représentation dissymétrique qu'ont, selon certains pierceurs, les futurs piercés des organes génitaux respectivement masculins et féminins. Un autre exemple est le recul de l'enthousiasme d'un jeune homme face à un *Prince Albert* qui traverse le gland du pénis, quand le pierceur, ayant lui-même ce piercing, lui dit : « *Tu ne peux plus pisser debout* ». Puis ajoute : « *Ça, c'est dur pour ceux qui font cette forte distinction entre l'homme qui pisser debout et la femme, assise !* »

8 – Ce point capital sera éclairé plus loin.



Lukas Zpira et  
Erick D. Panavières

a été exclusivement mentionné par les jeunes femmes interviewées. Par contre, les piercings ultérieurs de l'ensemble des pierceurs, se rapprochent ou bien de ce modèle auto-guérisseur, ou bien de celui de la simple expérimentation curieuse : « *Sincèrement, c'était la curiosité, savoir combien une chose de ce genre peut faire mal, combien de douleur...* ».

Cependant, malgré des rencontres différentes avec le piercing, le parcours pour devenir pierceur professionnel reste ensuite toujours sensiblement le même : prise de conscience et énonciation de la « *passion* » pour cette pratique et du « *désir de la partager avec d'autres* », représentation d'un métier « *libre* », varié et « *stimulant* », lecture de quelques livres, recours à quelques vidéos spécialisés, mais surtout présence d'un(e) ami(e) expérimenté(e) : le piercing s'apprend exclusivement par initiation pratique et personnelle. Comme tout groupe non-institutionnalisé, le milieu des pierceurs fonctionne sur un mode interpersonnel. D'où les difficultés pour « *entrer en apprentissage* », trouver un tuteur-promoteur-ami et, une fois affranchi, se débattre parmi les rivalités internes <sup>9</sup>.

## L'esthétisme ludique et le suicide

Les pierceurs se présentent comme fortement et visiblement corporésisés. Le médium essentiel qui matérialise leur relation au monde est leur aspect physique lui-même, vécu intensément sur le mode de la « *beauté* » modifiée, auto-créée, reconstruite. Même à ce niveau de signification élémentaire, « *l'aspect ornemental* »

9 – Mon objet d'étude ne se fondant pas sur des récits de vie de pierceurs, mais sur des entretiens semi-directifs autour de leur pratique et de leur métier, je n'ai pas davantage approfondi les séquences biographiques lors desquelles leur changement identitaire (aboutissant à leur professionnalisation) s'est effectivement enclenché.



renvoie à un signifié plus subtil, en l'occurrence un vecteur pour apprendre à mieux aimer son « *corps tel qu'il est* » : paradoxe révélateur que ce besoin de détour par l'inorganique, afin de réinvestir l'organique – le donné naturel – de manière exclusivement positive et culturelle. Cette positivité est très revendiquée par les pierceurs, sous la forme de jeux, d'humour, de beauté, de séduction, d'individualité valorisante. Cependant, cet esthétisme n'existe jamais à l'état pur. Il est mis en relation avec la revendication du corps comme propriété inaliénable : « *C'est une manière de transformer ton corps, de te réapproprier d'autres sensations, dont aussi la douleur. [...] Ton corps t'appartient, c'est la seule chose qu'on ne peut pas te prendre.* »

Lukas Zpira et  
Erick D. Panavières

Cette réappropriation ne se fait pas à la légère. Elle se fait sur le mode de la reconquête de soi, et elle est systématiquement étayée par le *leitmotiv* – étonnant de prime abord – du suicide. Son évocation par l'ensemble des pierceurs rencontrés atteste le « *sérieux* » de leur propos. Elle fonctionne aussi comme exemple-type de l'aliénation de l'homme contemporain à qui est prohibée jusqu'à cette ultime action sur son corps. Ainsi, les développements des pierceurs sur la difficile réappropriation de Soi sont toujours, d'une manière ou d'une autre, assortis d'un « *tu ne peux pas te suicider !* » exclamatif et mettant fin à l'argumentation. Est ainsi posée comme immuable la réticence « *du système* » face à des manipulations de Soi – mortelles dans le cas extrême du suicide. Dès lors, il va de soi, pour les pierceurs, que la même réticence s'étend à l'ensemble

des « *simples modifications personnelles* », qu'elle contribue, au demeurant, à formater. Le piercing, en tant qu'expérience et en tant qu'activité professionnelle, implique des réflexions sérieuses pour les pierceurs – « *des choix lourds* » au plan affectif et des sanctions au plan social – que la dimension ludique et jouissive masque précisément, puis contrebalance.

### Expressions politiques non verbalisées

L'énonciation des « *choix lourds* » pointe dans deux directions : la conscience de la vie quotidienne difficile qu'a une personne piercée dans un entourage social « *hostile* » aux piercings, et, auparavant, la décision de passer à l'acte de se piercer parce que « *quelque chose ne va pas dans la société* ». Précisons que les pierceurs professionnels que j'ai rencontrés se positionnent au cœur d'un domaine qui relève également de logiques plus commerciales, moins « *extrêmes* » et par conséquent accessibles à des personnes



Lukas Zpira et  
Erick D. Panavières

beaucoup moins impliquées. C'est notamment le cas des clients qui ont de simples désirs esthétiques pour un bijou ornemental à la mode, dont le prototype est le très répandu piercing au nombril. Le raisonnement de cet article se construit néanmoins sur la minorité centrale et signifiante des pierceurs professionnels.

Ainsi, les pierceurs estiment que le piercing naît « souvent » d'un mal-être, à la fois personnel et social. Il constitue l'asymétrie arborée en pied de nez à l'*homo technologicus* des sociétés occidentales capitalistes indifférenciées<sup>10</sup> – encore que les signes révolutionnaires substitués aux anciens conformismes risquent d'être trop promptement déviés par le marketing et la mode. D'où une double contradiction inhérente à la condition des pierceurs. D'une part, en tant que hérauts d'un mouvement opposé à l'ordre établi, ils doivent veiller à ce que la « normativité »<sup>11</sup> de l'apparence alternative – qu'ils contribuent à créer – ne soit pas trop facilement atteignable, pour éviter d'attirer trop de personnes vers le piercing, ce qui en diluerait la veine contestataire. Simultanément, les pierceurs ont besoin de la mode diffusant le besoin esthétique du piercing, puisqu'elle leur procure une activité économique. D'autre part – et ceci est le deuxième paradoxe –, il leur faut souligner un engagement axiologique et être reconnus parmi leurs pairs : l'éclat du talent du pierceur, aussi bien que son extravagance physique (due à des piercings réputés *hard*) et donc mentale – présupposé de toute forme de *body art* –, doit être visible, sans que la personne ne s'aliène pour autant à elle-même. Pour résumer : inimitables mais désirables ; extrêmes mais pas fous !

Cependant, les « désaccords [des pierceurs] avec la société » restent peu spécifiés. « L'*anticapitalisme* » n'est pas clairement explicité, ni approfondi, ni assorti de propositions alternatives. Il constitue par ailleurs un hiatus avec la raison sociale des pierceurs : même s'ils n'accumulent pas des capitaux importants, ils sont des prestataires de services commerciaux. Leurs attitudes de rejet en bloc du « système » résultent davantage d'une défense contre la culture dominante qui « institue des normes dont la transgression constitue la déviance »<sup>12</sup> et d'un désenchantement général que d'une contestation politique organisée.

Même s'il peut y avoir une prise en compte intellectuelle de l'actualité socio-politique, elle est vécue et exprimée de manière largement corporelle. À l'« économie du cerveau »<sup>13</sup>, à la « technologie politique du corps »<sup>14</sup>, les pierceurs opposent leurs piercings : technologie anti-politique, anti-rationnelle, créative, visant l'exaltation individuelle, sexuelle et/ou la joie gratuite et non raisonnée de la liberté personnelle. Les « choses qui ne te plaisent pas dans cette société » ne réfèrent pas tant à des démagogues politiques qu'à « une carence de sens. Du fait de l'absence de réponses culturelles pour guider ses choix et ses actions, l'homme est abandonné à sa propre initiative, à sa solitude. »<sup>15</sup>

10 – Ils emploient des termes globaux et généraux comme « le capitalisme », « le système », « la société », qui traduisent l'unicité sans leur permettre de conduire des analyses sociopolitiques fines des différentes actualisations du principe économique fustigé – l'économie de marché –, dans différents pays (et particulièrement en Italie dont ils ont une expérience quotidienne). Peut-être parce que ce n'est pas leur propos central ; ils expriment simplement un malaise diffus, qui est en fait aussi général et insaisissable que les concepts cités précédemment, qui l'engendrent et le nourrissent.

11 – On ne met pas des piercings n'importe où sur le corps, ou alors, si tel est le cas, c'est à des fins événementielles de *body art* et de performances, ou de fantaisies temporaires (exemplifiées par les *surfaces*, piercings dont la position en surface de la peau, sur la main, la nuque, le dos, etc. conduit à des rejets épidermiques) – ce qui constitue une sous-pratique distincte. Cependant, l'argumentation de cet article est construite autour des piercings « quotidiens », c'est-à-dire ceux que la personne garde plus ou moins longtemps, et qui fait partie de ses expériences de la vie de tous les jours.

12 – Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, [1963], Paris, Métailié, 1985.

13 – Jean Viard, *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, La Tour d'Aigues, L'Aube, « Intervention », 2000. L'auteur entend par là que les valeurs centrales pour le fonctionnement économique sont cérébrales, rationnelles, stratégiques, utilitaires, alors que celles liées à l'affectivité, la créativité, etc. leurs sont subordonnées.

14 – Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, [1975] Paris, Gallimard, « Tel », 1998.

15 – David Le Breton, *Anthropologie du corps et de la modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 15.

Les pierceurs souffrent d'un non-sens, plutôt que d'un sens unique. Face à ce désarroi, les piercings – accrochant le regard – sont des « cris », dont la portée prophétique réside moins dans le contenu que dans la forme. « *Je n'ai rien à dire à personne. Il ne s'agit pas d'un message de ma part, mais d'une expression.* » Le fait que ni le phénomène du piercing (dimension politique) ni la signification profonde (dimension psychique) ne soient mis en paroles argumentées ne s'explique donc pas par la peur d'une quelconque révélation socio-psychologique discriminatoire. C'est plutôt que des vertus pédagogiques sont incriminées à un type d'apprentissage plus ancien, plus instinctif, plus « *naturel* » : la communication non-verbale. D'où la possibilité d'assimiler le métal à sa chair et à son identité, chaque piercing étant un acte substantiel.

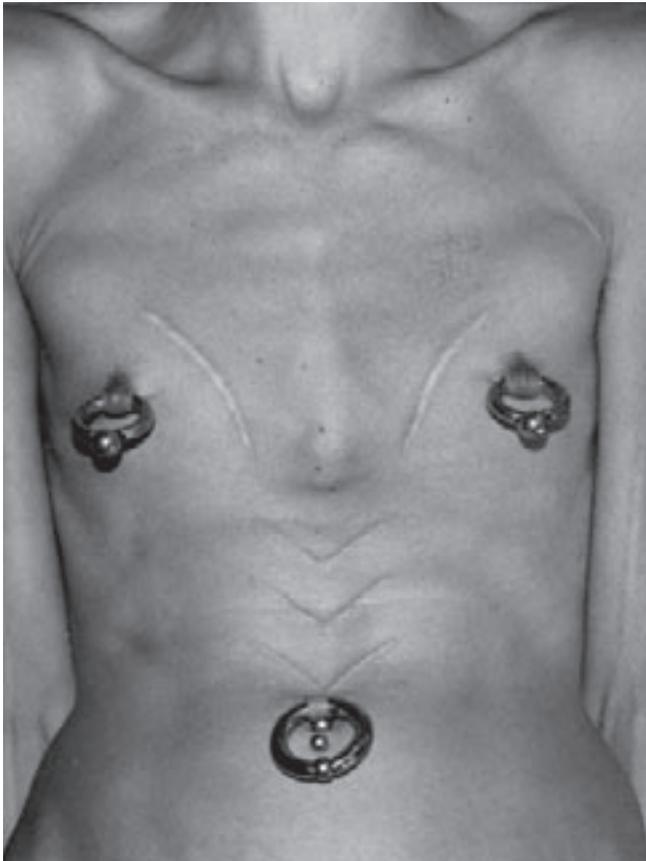
### Le refus du groupe et la normalité des individus

Ainsi, par le discours – narcissique – de la « *maîtrise de soi* » et par celui – prophétique – du pessimisme politico-culturel, les pierceurs conjuguent survalorisation personnelle et discrimi-

nation sociale. Ils se ressentent donc comme des individus stigmatisés, perçus comme mi-victimes et mi-provocateurs, puisque leur distanciation résulte d'un processus actif – et proportionnel à celui de l'étiquetage progressif de leur « *déviance* ». Cependant, chacun de mes interlocuteurs exprima le sentiment d'être une personne saine : « *Je ne suis pas une personne équilibrée et normale, dans le sens objectif. Mais dans un sens subjectif, si, j'ai mon équilibre, qui peut aussi sembler non équilibré, mais à moi, il me convient très bien* ».

En fait, dans le discours des pierceurs comme dans celui des non initiés, deux normes se superposent : d'une part la normalité sociale et d'autre part, l'intégrité psychologique individuelle. Cette superposition implique une polysémie qui se transforme en malentendu : les pierceurs sont socialement réprimés pour les contestations culturelles et politiques qu'ils symbolisent – davantage qu'ils ne les énoncent. Leur « *danger* » réside davantage dans le fait que le

Denis Rideau, *Karl*



sens commun leur prête ces revendications-là que dans leur apparence « *scandaleuse* », qui serait, elle, le signe prétendu d'un psychisme dérangé. Certains pierceurs se positionnent comme de rares clairvoyants, comme des individus désolidarisés, et ils se légitiment par le fait que « *d'autres l'ont fait avant toi, même si c'est critiqué par la plupart des gens* ». Leurs attaques de l'ordre social établi sont indirectes. Elles ne sont pas étayées par un discours de combattants actifs, ni véhiculées par un appareil collectif, simplement : « *Être différent, c'est déjà être reconnu, c'est déjà exister. Dans le bien ou le mal, ce n'est pas important comme on interprète la personnalité. L'important, c'est d'avoir un doigt pointé sur soi, ça donne l'impression d'être plus vivant.* » Aux critiques qui leur sont adressées par l'ordre établi, les pierceurs répondent par un mutisme quant au niveau de la contestation culturelle, mais protègent ce mutisme par le glissement vers le niveau privé, en se défendant du tabou clinique et inadmissible de la « *folie* ». C'est-à-dire qu'ils ne répondent pas à la critique sociale, et justifient cette absence de réponse par un déni véhément de « *folie* » personnelle. S'agit-il là d'une stratégie consciente, car partagée par tous les pierceurs rencontrés, ou n'est-ce qu'un réflexe ? Dans tous les cas, ils brouillent les codes de l'apparence physique et exercent par-là un contre-pouvoir symbolique – secret, non-verbal, opaque et, pour cela, intrigant. À un ordre social, vécu comme liberticide, est ainsi opposée une résistance individualisée, fuyante, mais physiquement « *criarde* ».

L'existence d'un « *groupe latent* »<sup>16</sup> – les autres personnes piercées – implique de la « *solidarité sans consensus* »<sup>17</sup>, mais pas d'appartenance fixe, les piercings communs étant seulement des signes de reconnaissance mutuelle et muette. En jouant sur l'ambiguïté du sens, le corps percé devient un choix esthétique, selon les transformations entreprises, mais aussi le symbole d'un style de vie alternative, sans toutefois être le label exclusivement identitaire d'une sous- ou contre-culture précise.

Confronté à l'impuissance universelle de changer le monde, chaque pierceur change le seul objet sur lequel il/elle a du pouvoir : son propre corps, qui lui offre donc l'unique surface sûre pour l'élaboration et l'affichage de son identité. La caractéristique flottante, plurielle et fortement hétéroclite de cette « *auto-création* » se rapproche du bricolage lévi-straussien<sup>18</sup>. D'où le parcours évolutif, individuel et infini, et le désir – une fois le premier piercing incorporé – d'en ajouter d'autres, désir précisément vécu de manière « *joyeuse* » et « *belle* ».

Cependant, le seul plaisir ne saurait être suffisant pour légitimer une pratique « *bizarre* » : le piercing a donc besoin de références plus crédibles, puisées dans le stock ethnographique de la pluralité des cultures humaines.



Lithographie, 1820

16 – Cf. Mary Douglas, *How institutions think*, New York, Syracuse, 1986, p. 60.

17 – Cf. David Kertzer, *Ritual, politics and power*, New Haven & London, Yale University Press, 1988, p. 47.

18 – C'est-à-dire la faculté de « *s'arranger avec les moyens du bord* » (Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon 1962, p. 27), nécessairement limités. Il faut donc développer une ingéniosité particulière pour cela.

## Le chaperonnage ethnique

Pour légitimer leur pratique ou exprimer les fondements de leur « *recherche personnelle* », les pierceurs s'appuient fréquemment sur des références ethnologiques établies qu'ils se réapproprient. Ce qu'ils appellent « *tribus* », par exemple, désigne pour eux toute société non occidentale et non capitaliste, appréhendée sur le mode de l'utopie. Elle n'est pas expérimentée, car la pertinence réside dans sa potentialité de référent, et non de signifié : le rêve qu'elle incarne a l'allure d'un mythe guérisseur pour des non-conformistes en désespoir de sens. « *Je n'irai jamais vivre avec une tribu. Ça me plaît peut-être pour cela, parce que c'est lointain, parce que c'est quelque chose que je ne dois pas rencontrer. Je sais que les tribus existent, qu'elles sont vraies : ça me suffit.* »

L'idée prépondérante est par conséquent une position nuancée de relativisme culturel. « *Je n'ai pas des choses appartenant à une tribu particulière, car je ne fais pas partie de cette tribu, donc c'est inutile. Je peux admirer les Cheyennes de l'Amérique du Nord, mais que je me fasse le symbole de la tribu, du chef, du chaman, ça n'a pas beaucoup de sens. Je peux faire quelque chose qui s'inspire de leur style, qui fait que je me sente proche d'eux, mais en gardant toujours à l'esprit ce que moi, je suis. Vraiment, avec les tribus, j'ai surtout un rapport d'inspiration. Il est préférable de faire toute une contamination de différents styles* » : syncrétisme plutôt qu'imitation désespérée.

En effet, l'essentiel est que les pierceurs ont la certitude historique et anthropologique que les piercings existent ailleurs (dans le temps et/ou dans l'espace), dans des communautés idéalisées. Par cette simple énonciation, la pratique fait preuve d'antécédents valables, sans qu'il n'y ait besoin de se pencher davantage sur des précisions ethnographiques et des variations locales. Les pierceurs ne sont pas dans une logique de rencontre, mais à la recherche pratique d'un témoignage certifiant que le piercing n'est pas une simple aberration *new age*.

Ainsi, il apparaît que le positionnement des pierceurs romains dans la collectivité est essentiellement réactif à des réalités « *inacceptables* », alors que sur le plan personnel, il est vécu comme un acte souverain et revendiqué comme globalement « *positif* ». Qu'en est-il maintenant des expériences plus concrètes, plus quotidiennes des pierceurs, à la fois sur le piercing lui-même mais aussi quant aux relations interpersonnelles qu'il suscite ?



D.GRRR, *Pourrikachu*, 2001

# Vécu et interactions quotidiennes des pierceurs

## Une épreuve durable

Précédemment, j'ai envisagé le piercing comme une blessure volontaire qui produit une sensation décrite comme une nécessité : « *Même si ce n'est pas de la douleur, c'est du "fastidio"* <sup>20</sup>, *c'est normal que tu sentes quelque chose, puisque je te perce. Car le piercing veut dire modifier ton corps, insérer un objet dans ton corps et donc quand tu le fais, tu dois quand même te rendre compte que tu sens quelque chose, et vouloir un piercing sans rien sentir est absurde pour moi. A ce point, tu prends une imitation, tu la colles et voilà hop !* »

Cependant, s'agit-il d'un trou maintenu ouvert par un bijou, ou d'un bijou qui, pour être fixé, nécessite un trou ? L'enquête parmi les pierceurs indique que les deux représentations coexistent. Au contraire, les questionnaires soumis à leurs clients montrent clairement que les personnes hors du groupe des pierceurs sont majoritairement intéressées par un bijou. Leur demande d'anesthésie locale en est la meilleure preuve. Et la réponse négative des pierceurs d'ailleurs aussi, signifiant leur vue de « *mériter un piercing* ». La participation personnelle, sous la forme d'un minimum de sensation désagréable, est destinée à conjurer la nouvelle perméabilité de la personne, une fois percée <sup>21</sup>.

D'où la sensation de reconnaissance mutuelle et muette entre percés, se sentir « *reliés, plus proches de soi, de tellement de choses, de la vie, des gens, des problèmes* », d'où également le besoin d'une certaine visibilité, à laquelle le « *monde extérieur ne comprend rien* ». Dans le pire des cas, ce « *monde extérieur* » <sup>22</sup> n'y voit qu'auto-violation malsaine, souillure et avilissement volontaires, signes d'une dégénérescence horrifiante. Alors qu'« *ici, c'est comme un cabinet de psychologue. Vraiment. Pourquoi est-ce que tu viens ? Parce que quelque part, tu as un vide... c'est un rapport lié à la souffrance, au désir. Ca te vient. On le sent à l'intérieur [...]. Les gens extérieurs au piercing en font souvent une perversion. Mais d'après moi, c'est simplement un moyen d'exprimer quelque chose qui ne va pas bien, un mal-être psychologique avant tout. Le corps est fait pour ça. Et puis, certainement : après, tu vas mieux pendant quelque temps. Tu t'achètes une paix, une sorte de paix* » <sup>23</sup>. Si tu as trouvé cette paix, tu ne te perces plus. »

« *L'épreuve* » liée à l'emplacement du piercing est décrite comme proportionnelle à la volonté et à la « *maturité spirituelle* » de la personne, conditionnée elle-même par le degré de peur et par conséquent de douleur soutenable. Mais l'essence de cette épreuve reste fondamentalement inchangée. Ce qui change, c'est son intensité. Le propre du piercing, c'est précisément d'être

20 – Substantif italien difficilement traduisible en français, formé sur la racine de « fastidieux » : gêne, énervement, pénibilité. Les pierceurs l'ont souvent utilisé pour exprimer des nuances de gradation sensorielle entre des épreuves fastidieuses et douloureuses.

21 – Ce point important sera développé plus en détail p. 56.

22 – Ainsi, les pierceurs ont pu qualifier de cette manière les personnes qui n'ont pas de piercings et qui, conjointement, condamnent cette pratique « incompréhensible ». Littéralement, il s'agit des personnes « extérieures » au piercing, ce qui permet de les différencier des personnes « intérieures » – qui peuvent même ne pas être percés (comme moi), mais dont le dénominateur commun est l'absence de jugement négatif.

23 – Cette *catharsis* par la consommation ne s'applique qu'aux clients des studios de piercing, les pierceurs eux-mêmes ne payant pas, ni quand ils se font des piercings sur eux-mêmes, ni quand ils le font entre eux. Leur *catharsis* n'est pas médiatisée économiquement.

accessible à tous les niveaux et de proposer des réponses à chaque sorte de besoin ; sa polysémie permet une multiplicité de lectures, même contradictoires. Une fois un sens personnel acquis *via* un piercing, il reste incorporé, à l’instar d’un tatouage. Même s’il est possible de s’enlever un piercing, il n’en reste pas moins que « *tu es simplement une personne contente d’elle-même, qui a fait sa petite expérience avec un piercing et qui a décidé de se l’enlever* ». Après avoir exorcisé « *ce qui te fait mal* », la présence physique du piercing n’est plus obligatoire, puisque, de toute façon, « *la peau est la seule chose que tu as jusqu’à la fin de ta vie* ». Que ce soit un piercing ou une petite cicatrice d’un piercing enlevé, cela constitue un aide-mémoire ineffaçable sur la peau – renvoyant toujours à une « *douleur* » existentielle, momentanée et/ou physique lors du perçement passé.

## La douleur convertie

Les pierceurs abordent très fréquemment le sujet de la douleur. Ils l’annoncent ou bien sur le mode de la dénégation (« *ce n’est pas de la douleur ; je l’ai toujours vécue comme un plaisir* »), ou bien en l’explicitant pour canaliser les peurs et les réactions des clients (« *c’est simplement une question de volonté, d’exercice mental, pas la peine d’être “superman” ou insensible à la douleur* »), ou bien enfin pour lui conférer une valeur éducative, purifiante, thérapeutique. En tout cas, ils la justifient par des constructions élaborées.

Ainsi, en se référant à leurs expériences personnelles, les pierceurs estiment que le perçement est « *un instant où la douleur que tu ressens se transforme immédiatement en vraie décharge d’adrénaline, tout aussi bien pour celui qui fait le piercing [le piercé] que pour celui qui l’effectue [le pierceur]* ». Dans leurs interactions avec les clients, les pierceurs la reconnaissent – respectueusement, car il s’agit de « *l’approche intime des gens à la douleur* » – comme brève et supportable, mais existante voire nécessaire. Les vertus pédagogiques de la douleur recréée spirituellement par les pierceurs proviennent d’une navigation incessante entre ces trois dimensions de l’expérience dont elles se nourrissent réciproquement : les pierceurs partent de leurs propres sensations ; ils passent ensuite à l’observation et à l’encadrement des piercés et à l’expérience de cette interaction ; ils en arrivent enfin à des élaborations pédagogiques de plus en plus rassurantes à propos de la douleur. Ceci vise deux buts simultanés : d’un côté, l’auto-assurance qui confère les stimuli nécessaires pour pouvoir aller plus loin dans leurs « *exercices* » autodidactes, et de l’autre, la mise à l’aise des clients par la description de ce qu’ils vont sentir.

Le retournement de « *la sensation que nous connaissons ici comme douleur* » en plaisir est coextensif au « *détachement* » : durant un moment de lucidité antérieur, la personne comprend que

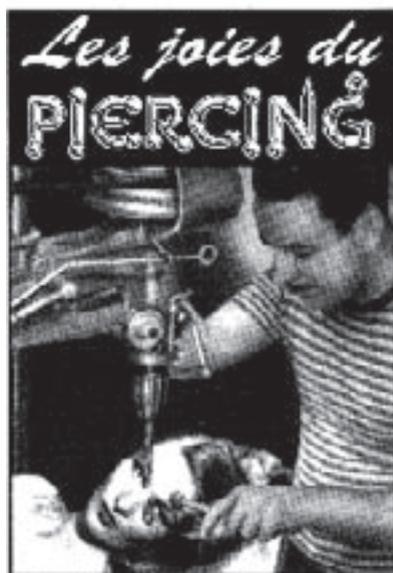
pour être moins affectée par ses problèmes, il convient d'acquérir la capacité de s'en distancier. Durant l'acte rituel<sup>24</sup> de s'en faire un aide-mémoire – en se faisant un piercing –, elle doit en quelque sorte démontrer qu'elle est vraiment capable de diriger et même d'appeler ce « *détachement* » quand elle en a besoin. D'où l'importance des thèmes du « *contrôle* » et de la « *volonté* ». Pour parvenir à ce retournement, les pierceurs ont fait preuve de divers procédés de construction conceptuelle, dont le dénominateur commun est la distance revendiquée d'avec le masochisme. Ils ne se font pas de mal, au contraire, ils se font du bien. Même si, pour arriver au bien, il faut passer par le mal. Je procéderai par énumération des différentes logiques rapportées.

En premier lieu, l'expérimentation avec la douleur comporte une puissance d'attraction différente sur les femmes et les hommes, ces derniers sont présentés comme ayant un retard à rattraper sur une expérience physiologique : « *Les femmes supportent beaucoup mieux que les hommes ! Notre cycle biologique est très différent : nous éprouvons de la douleur une fois par mois.* » Cependant, éprouver cette douleur supplémentaire qu'est un piercing reste un exercice recommandable également pour les femmes, car « *les gens, et en particulier les hommes, quand ils voient des femmes percées, ils pensent à cette force reflétée, ou la capacité de vaincre la douleur, et ça peut être très excitant, sensuel, érotique* ». En paraphrasant Yvonne Verdier<sup>25</sup>, on peut dire que les femmes, durant leurs règles, sont menaçantes, chaudes (allusion à l'ardeur amoureuse), elles ont le sang chaud ; la forte odeur associée à leur sang menstruel et qui passe dans leur souffle, devient une manifestation de la force du désir de la femme, qui en retour, attise celui de l'homme. De plus, le pouvoir polluant qui émane des menstrues assure aux femmes indisposées une force accrue et contradictoire, de séduction mais aussi de pollution. Dans le cas du piercing, il semble donc que les hommes, par l'acte symbolique de s'infliger une blessure rituelle – même si elle ne saigne pas beaucoup –, qui d'une part, « *maintient ouvert [la partie percée du corps] comme un sexe féminin* »<sup>26</sup>, et de l'autre, implique une douleur assimilable à celle qu'éprouvent les femmes mensuellement, adopteraient cette même double force positive et négative. Le premier aspect correspondrait à l'augmentation de confiance en eux-mêmes, au meilleur « *contrôle* » des situations sociales et à l'amélioration de leur vie sexuelle, alors que la force négative polluerait leurs attitudes envers les autres acteurs sociaux, non percés. Car s'il est vrai que le percé augmente sa force personnelle, il creuse en même temps sa tombe sociale, cause « *des traumatismes* », de la « *rage* », de « *l'emmerdement* » – autant d'excès qu'il s'agit de maîtriser par une sérénité personnelle accrue. Quant aux femmes, le piercing fonctionne simplement sur le mode adjonctif à leur force naturelle ; d'où une explosion de puissance sensuelle.

24 – Cette « *ritualité* » est facultative, contingente, polysémique et individuelle. Sa présence n'est pas nécessaire à l'exécution d'un piercing, même si les pierceurs s'y sont souvent référés.

25 – Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979, p. 17-74.

26 – Patrizia Ciambelli, « La boucle et la marque », *Terrain. Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 27 (« L'amour »), septembre 1996, p. 127.



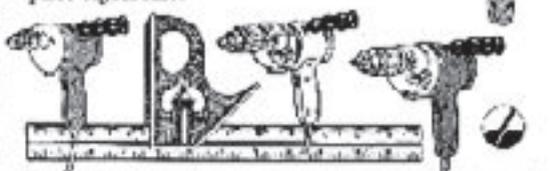
### Vitesse de coupe.

Les chiffres donnés sont des chiffres légèrement inférieurs à ceux qu'on utilise dans la mode et convenaient très bien aux travaux qui ne sont pas de série. Lorsqu'on perce un corps dur on ne connaît pas les caractéristiques, adopter une vitesse périphérique de 18 m/m.

**Perçage.** — Le perçage se fait selon l'une des 3 méthodes suivantes. La plus simple consiste à tenir la gouge dans un étai ou un montage laissant une certaine liberté pour placer le foret sur le coup de pointeau. Un réglage venant de l'arrière est très utile, car il permet de voir l'extrémité du foret même à grande vitesse ce qui est très appréciable pour en mettre le bout dans le coup de pointeau.

La deuxième méthode consiste à laisser la gouge libre horizontalement pour l'entrée du foret dans le coup de pointeau et à la bloquer ensuite.

La troisième méthode utilise une pointe lisse très bien usinée. Ce système est très précis, car il permet une mise en place rigoureuse.



PERÇAGE À SEC AVEC FORET EN ACIER DURÉ  
VITESSE DE LA BROCHE 18 m/m

MÉTAL PERÇU	DIA. DU FORET	VITESSE DE LA BROCHE (tr/min)															
		10	15	20	25	30	35	40	45	50	55	60					
ALUMINUM	10	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000	3200	3400	3600	3800	4000
ALUMINUM	15	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000	3200	3400	3600	3800
ALUMINUM	20	600	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000	3200	3400	3600
ALUMINUM	25	500	700	900	1100	1300	1500	1700	1900	2100	2300	2500	2700	2900	3100	3300	3500
ALUMINUM	30	450	650	850	1050	1250	1450	1650	1850	2050	2250	2450	2650	2850	3050	3250	3450
ALUMINUM	35	400	600	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000	3200	3400
ALUMINUM	40	350	550	750	950	1150	1350	1550	1750	1950	2150	2350	2550	2750	2950	3150	3350
ALUMINUM	45	300	500	700	900	1100	1300	1500	1700	1900	2100	2300	2500	2700	2900	3100	3300
ALUMINUM	50	250	450	650	850	1050	1250	1450	1650	1850	2050	2250	2450	2650	2850	3050	3250
ALUMINUM	55	200	400	600	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000	3200
ALUMINUM	60	150	350	550	750	950	1150	1350	1550	1750	1950	2150	2350	2550	2750	2950	3150
ALUMINUM	65	100	300	500	700	900	1100	1300	1500	1700	1900	2100	2300	2500	2700	2900	3100
ALUMINUM	70	80	250	450	650	850	1050	1250	1450	1650	1850	2050	2250	2450	2650	2850	3050
ALUMINUM	75	70	200	400	600	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800	3000
ALUMINUM	80	60	150	350	550	750	950	1150	1350	1550	1750	1950	2150	2350	2550	2750	2950
ALUMINUM	85	50	100	300	500	700	900	1100	1300	1500	1700	1900	2100	2300	2500	2700	2900
ALUMINUM	90	40	80	250	450	650	850	1050	1250	1450	1650	1850	2050	2250	2450	2650	2850
ALUMINUM	95	30	70	200	400	600	800	1000	1200	1400	1600	1800	2000	2200	2400	2600	2800
ALUMINUM	100	20	60	150	350	550	750	950	1150	1350	1550	1750	1950	2150	2350	2550	2750

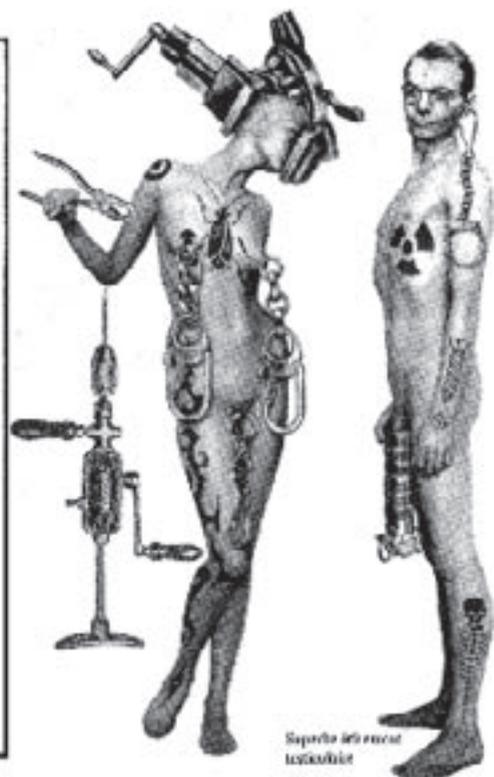


## 3 outils "miracle" "perflex"

LA PINCE AGRAPPEUSE P 3

LE MARTEAU CHOCHEUR H 2 B

LE TACHON T 5



Supra les yeux  
testochin

*Il faut souffrir.....pour être belle !*

**ELECTRIQUE  
EM  
MODERNE**



*Des bijoux superbes et peu onéreux !*



« Dans l'usage dans une société de plus en plus primitive, sept ans plus tard, à la suite, au spirituel, à des choses que nous ne comprenons plus. La pléiade exprime une volonté de retour à des choses plus matérielles, la sensation que l'on est assailli par les machines et l'absence de sensibilité. Michel Rocard, L'Agriculture, Tome 1 (Histoire 1944) »



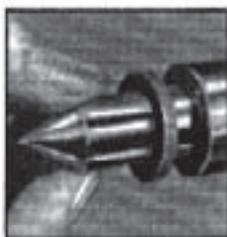
**Montage des pièces sur la Viande. —**  
Le plus simple des montages de perçage consiste à utiliser un bouchon qui a pour fonction d'empêcher la rotation de la tête.

Le système le plus apprécié demeure l'étau de perceuse. Lorsque la tête est trop grande, il reste la ressource d'utiliser une ou plusieurs presses à coller fixant la face sur la table.

Lorsqu'on emploie simultanément un guide, on perce avec précision les trous en ligne.



**Protection des pointes de tour par des anneaux en caoutchouc**



Pour empêcher les morceaux de bidoche, d'os et les peaux de venir se loger entre la contrepointe et son canon, il suffit de mettre une rondelle de caoutchouc sur la pointe, comme l'indique la photo ci-contre et de la faire

buter contre l'extrémité du canon. Ce système protecteur est spécialement utile lorsqu'on meule les oreilles ou fait des recadrages sur le nez et que les crasses organiques risquent d'endommager le métal.

Un deuxième faisceau d'argumentation préconise que, durant les exercices avec la douleur, le piercé apprend à exorciser l'image *a priori* terrifiante de la torture, à savoir « l'idée de la douleur ». Pour y parvenir avec succès, il lui faut opérer la distanciation d'avec le corps et ses sensations : l'ancien objet des peurs et des souffrances deviendra ainsi le sujet de l'émancipation. Lors du percement, le tour de force consiste à « séparer la conscience du corps. Le corps sent la douleur, pas toi. C'est juste l'endroit percé, toi, tu vas bien ». Les pierceurs recommandent de visualiser l'exercice de volonté, puisque le percement ne correspond pas à une « punition », mais à un désir personnel. « Si un homme applique sa volonté sur lui-même, c'est contrôlable, ce n'est pas de la douleur. C'est-à-dire que je sens la douleur, mais je ne la subis pas. » Par extension, certains pierceurs ont même affirmé que « la douleur est un état mental. Ce n'est rien d'autre, comme le plaisir. » Selon un pierceur, elle est « un besoin fondamental de l'homme, parce qu'elle veut dire, avoir mal, éprouver du plaisir, sentir, et ça se développe dans le piercing. C'est une chose momentanée, parce que les gens n'ont pas besoin d'un rapport à la douleur pour toujours. Ce serait du masochisme ! Au contraire, ce sont des moments de ta vie durant lesquels tu as besoin de souffrir un peu, pour te recharger, pour apprécier d'autres choses, pour t'apprécier déjà comme être vivant, alors ça dure peu de temps, après, ça ne fait plus mal. »

Finalement, la douleur favorise la méditation : « C'est une épreuve avec toi-même, mais pas dans le sens que tu dois te démontrer quelque chose, mais plutôt que tu dois réussir à te concentrer,



D.GRRR, *Situation VI*, 1998

à te détendre, presque à changer de dimension mentale et à penser que ce que tu es sur le point de recevoir est une douleur sans vraiment l'être : c'est quelque chose que tu désires. » La douleur est donc convertie durant un exercice spirituel, et « la souffrance endurée apparaît bien comme une valeur capitalisable »<sup>27</sup>. Cette rhétorique de la douleur sublimée et de la surenchère des souffrances se rapproche du martyr. À la différence près que Saint Sébastien – « le saint patron des pierceurs » – fut châtié par la société romaine pour son non-conformisme à un idéal religieux, alors que les non-conformistes que sont les pierceurs, nés des sociétés chrétiennes et individualistes, procèdent à une sorte d'auto-martyrisation pour des raisons personnelles et profanes.

Malgré ces ébauches interprétatives, il reste que la douleur n'a pas d'évidence directe et qu'elle ne se prouve pas, mais qu'elle s'éprouve<sup>28</sup>. Ceci explique les difficultés des pierceurs à émettre des précisions au sujet du « mal-être » et de leur « douleur » passée (existentielle et physiquement localisée). Une seule pierceuse seulement m'a expliqué que « je parlais trop. Je ne voulais plus dire "je t'aime" à personne. Alors je me suis percé la langue. »<sup>29</sup>

Globalement, dans le piercing, il n'y a pas langage, mais « *idiome rituel* »<sup>30</sup> signifié. Cette caractéristique se retrouve dans les interactions concrètes des pierceurs avec leurs altérités quotidiennes, amants et clients en particulier.

## La sexualité en question

Vu l'importance des piercings érotiques et leur variété technique dans les zones génitales, leur évocation s'imposait. Les propos recueillis au sujet des relations sexuelles s'articulaient tous selon le principe suivant : je sais bien que si je suis ouvert(e) d'esprit, je ne dois pas discriminer le choix de mon/ma/mes partenaire(s) selon qu'il(s)/elle(s) est/sont percé(e)/(e)s ou pas, mais je préférerais quand même qu'il(s)/elle(s) le soit/soient. Discours masqué et embrouillé, car inavouable. « *Octave Mannoni nous a enseigné à repérer un raisonnement typique de la forme "je sais bien... mais quand même..." dans le discours de qui ne peut renoncer à satisfaire un désir impossible ; le "mais quand même..." venant annuler la reconnaissance de cet impossible, immédiatement après qu'elle a été posée dans le "je sais bien..."* »<sup>31</sup> Ce constat s'applique parfaitement ici : l'ouverture mentale et la tolérance envers autrui sont essentielles pour le système des valeurs des pierceurs, puisque leurs attitudes sont précisément une réaction contre les restrictions sociales de tout genre. Cependant, parallèlement, ils préfèrent nécessairement des partenaires percés, non pas essentiellement pour le fait esthétique ou des pratiques sexuelles, mais pour une communion d'esprit, d'autant plus urgente après les expériences fortes qu'ils ont derrière eux.

27 – Jean-Pierre Albert, « Le corps défait. De quelques manières pieuses de se couper en morceaux », *Terrain. Carnets du Patrimoine Ethnologique*, n° 18 (« Le corps en morceaux »), mars 1992, p. 43.

28 – David Le Breton, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995, p. 40.

29 – Le seul autre exemple de ce genre est le témoignage d'une étudiante percée, avec laquelle j'ai pu parler : « *Ce n'est pas qu'il me plaisait particulièrement, ce piercing au nombril. C'est un piercing que je pouvais observer facilement durant la guérison, il n'était pas si hard comme j'imaginai à l'époque un piercing aux tétons, et pour moi, il symbolisait un trou dans le cordon ombilical, pour me couper un peu de ma famille. Puis, après avoir fait le trou, je ne suis pas partie de la maison, il ne s'est rien passé de dramatique ! C'était seulement à un niveau intime, symbolique.* »

30 – Erwing Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public* (tome 2), Paris, Les Éditions de Minuit, 1973, p. 214. À la différence d'un langage, l'idiome rituel est « un mélange de dispositifs comportementaux qui [...] ne constituent peut-être pas un système, mais certainement une ressource ». L'idiome rituel signifie un lien, mais les expressions de ce dernier ne sont pas aussi claires que dans un langage ; ces expressions peuvent se retrouver dans des séries convenues de gestes établis, rituels – même dans le groupe de personnes le plus insignifiant.

31 – Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la mort, les sorts*, [1977], Paris, Gallimard, « Folio essais », 1998, p. 95.



Illustration d'un article de *Bizarre*, n° 13, 1954, intitulé : « Fashion Features'. Nose-rings for 'fifty four »

32 – Dont les pierceurs sont les prototypes.

33 – Patrick Baudry, « Le spectacle de la pornographie », *Ethnologie Française*, tome 26, n° 2 (« La ritualisation du quotidien »), 1996, p. 307.

Globalement, il s'agit d'augmenter l'intensité de la stimulation sexuelle avec ces « *petits instruments* », sans toutefois que ces derniers ne soient la panacée pour compenser une « *vie sexuelle frustrante* » : « *Le piercing génital est un ajout, pas une aide. C'est une possibilité, pas pour tous, pas en général* », ce qu'illustre l'anecdote suivante. « *Il y a deux ans, il y avait un garçon très jeune qui voulait par force un piercing au pénis. Ce garçon avait une vie sexuelle très forte, il rencontrait beaucoup de femmes, de manière normale, sans rien, et il le voulait absolument. Je lui ai dit, est-ce que tu es sûr ? Et lui, oui, oui. Mais trois jours après, il se l'est enlevé, parce que...* » (geste de l'index vers le bas). Ici transparaît le thème de

la particularité des personnes capables de franchir toutes les étapes nécessaires pour aboutir à un piercing « *vivant* », ludique et fonctionnel. Seules peuvent jouir sans aliénation de cette potentialité d'érotisme thanatique les personnes déjà « *fortes* » par nature <sup>32</sup>, en bonne santé aussi bien physique que psychologique et « *sexuellement très explicites, avec beaucoup d'exubérance* ». Dans ce cas – et uniquement dans celui-ci –, la réussite devient très simple : « *Il y a plus de plaisir parce que le Prince Albert est un cercle qui provoque des mouvements à l'intérieur de l'urètre, ça donne donc une satisfaction intérieure. Pour moi. La partenaire a des orgasmes vaginaux plutôt que clitoridiens, tant mieux pour elle !* »

D'où la distance revendiquée avec des pratiques déviantes et malsaines, ce qui peut étonner un sens commun qui phantasme le piercing génital en l'associant à une disponibilité sexuelle permanente et libertine, alors que, plus simplement, les piercings génitaux sont un dispositif permanent pour une activité ponctuelle : l'acte sexuel. Les insertions durables de métal dans les organes génitaux informent, certes, un monde « *où le sexe ne se résorberait nullement en une activité compartimentée (la sexualité), mais déterminerait l'ensemble des rapports sociaux* » <sup>33</sup>, mais les pierceurs rencontrés aiment laisser planer l'ambiguïté sur ce point, tout en le nuancant discrètement...

D'où également la capacité des pierceurs de transgresser des tabous fondamentaux, d'explorer des limites, « *tabouisées* » par définition, notamment le percement du pénis. L'asymétrie entre le phallus précieux et la vulve obscure se perpétue cependant également dans le milieu du piercing : « *Tu devrais voir le visage des mecs, même s'ils sont très percés, devant les photos des génitaux masculins percés, alors qu'avec les organes féminins, ils font, hum, pourquoi pas, ah, ça peut être beau ! Pourvu que ce soit elle ; mais toi, on ne touche pas à tes bijoux de famille !* »

Même si l'expérience du Soi percé est structurante et complexe, c'est la rencontre avec la personne désireuse d'être percée qui nécessite le travail de construction le plus élaboré, incluant notamment une phase de préparation, durant laquelle le pierceur apprend par et pour lui-même quel genre d'énergie est mobilisé pour tel ou tel piercing. Durant le perçage des clients, cette intuition sera nécessaire pour « deviner » l'attitude à adopter.

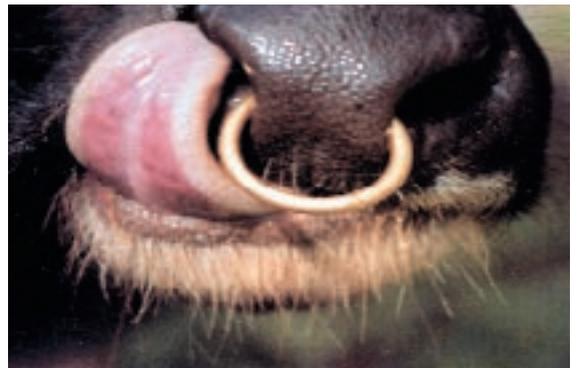
## La préparation à la transaction

Quand ils font de nouveaux exercices sur eux-mêmes, les pierceurs accordent une importance d'autant plus vive à l'expérience solitaire que le piercing accompli est spectaculaire. Ils n'administrent les piercings « difficiles » que s'ils les ont vécus eux-mêmes, ils élargissent leur palette de compétences par chaque ajout de piercing. Plus profondément, au-delà du geste technique, ils essaient ainsi d'affiner le don de « divination » dont ils auront besoin dans l'interaction professionnelle avec les percés. L'intuition du type et du niveau d'énergie à fournir au client est effectivement vécue comme une attitude qu'il s'agit de « deviner ».

Pour aboutir à cela, le pierceur doit conjuguer dans sa propre chair les deux rôles complémentaires de l'initiateur et de l'initié : « *Le chemin est bien celui-là et il passe toujours par l'aiguille et toujours par la boucle* ». La grandeur spirituelle des pierceurs passe ainsi par la réconciliation d'un oxymore apparemment insolvable : d'une part, la distanciation avec Soi pour pouvoir infliger de la douleur à ce « *Je [qui] est un autre* », et d'autre part, l'identification avec Soi en tant qu'absorbateur de douleur (émotive et physique) et en tant que véhicule de la force guérissante, transposée dans une deuxième étape sur les percés. Ce départage identitaire implique donc deux formes de maîtrise de Soi, juxtaposées : celle qui permet de s'identifier au rôle ravageur de *medium* de forces, et celle qui fournit la force de le faire, par auto-distanciation et exercices. C'est la maîtrise de ces deux extrêmes qui confère un « talent » aux pierceurs.

Ainsi, l'exécution et l'utilisation des piercings sont liés ontologiquement l'un à l'autre dans la relation qu'ont les pierceurs avec eux-mêmes. L'étape de la gestation du piercing y est présente de manière structurellement analogue à celle des clients, mais à la différence près que le rêve d'un nouveau piercing s'exhausse plus facilement et prend donc moins rapidement l'allure d'une volonté obsessionnelle et/ou en réactivité à des figures morales. Vu que les pierceurs représentent leur propre légitimation éthique par leur professionnalité, ils jouissent de plus de liberté d'action.

Illustration d'une invitation à s'abonner à *Tattoo Magazine*, accompagnée de la légende suivante : « *Give us a Ring and we'll give you this Free* »





Denis Rideau, *Angelo*



Denis Rideau, *Kristof*



Denis Rideau, *Ivonne*

## L'émetteur et le récepteur

L'interaction avec le futur piercé est l'aboutissement des constructions mentales et des expériences empiriques faites au préalable par les pierceurs. Elles sont donc d'ordre personnel, spirituel, mais également plus pragmatiques : s'il peut y avoir initiation, voire parenté spirituelle, elle est matérialisée par une prestation de service où la relation à l'argent est à la fois particulière et fondatrice.

D'où les témoignages qui mettent en évidence la différence importante entre des piercés qui ont dû payer un forfait incluant le service et le matériel utilisé, ceux qui ont uniquement payé le matériel et ceux qui n'ont rien payé – « *c'est une approche différente, si tu payes ou non ; c'est fondamental* » – pour être marqués à travers la main du pierceur par leur propre Soi. Encore faut-il bien choisir le médiateur, car ils ne s'équivalent pas entre eux : « *l'idéal est un professionnel (qui est compétent), mais avec qui tu as des liens d'amitié (car il laisse quand même un souvenir sur ton corps)* ». Soit, on paye avec de l'argent, soit on paye « *en prêtant sa peau* », au nom de l'amitié. Pas étonnant alors que les liens amoureux ne soient pas adaptés à ce genre de transaction, car le gage risqué est grand. Matériellement, les piercings sont chers. Affectivement, « *c'est très fort, percer les gens, c'est comme pénétrer, comme un acte sexuel, mais pas pornographique* ». Relationnellement, ils constituent des épreuves dictant soit la fin (« *c'est trop explosif, je ne veux pas ajouter ça entre nous* »), soit l'approfondissement du lien (ce exclusivement dans le cas de l'amitié).

L'observation ethnographique de l'interaction entre pierceur et piercé a confirmé l'intensité de l'échange, même si sa mise en scène matérielle se présente de manière très clinique. Les futurs piercés se présentent sur rendez-vous (pris quelques jours auparavant avec la caissière-comptable du studio de tatouage et de piercing). Le pierceur a préparé la pièce de manière clinique. Il a mis du papier frais sur la banquette où le piercé se couchera, sur un petit meuble en acier, il a posé l'aiguille emballée, le coton et l'alcool, le bijou dans son emballage, ainsi que d'autres ustensiles de percement, spécifiques à chaque piercing ; afin de ne pas épouvanter le futur piercé, il a recouvert l'ensemble de ces instruments d'un mouchoir blanc. Les préludes se font de manière légère et détendue, même si le futur piercé supplie – mi-sérieux mi-blaquant – le pierceur pour un minimum de douleur. Mais dès que la partie du corps à percer est préparée, l'aiguille sortie, le bijou attaché à son extrémité et l'acte imminent, la concentration des deux personnes monte fébrilement, le pierceur guide la respiration du futur piercé sur un ton rassurant, en le touchant, puis arrête de parler, retient son souffle, et perce le futur piercé longuement des yeux avant de le faire avec l'aiguille. Le relâchement est immédiat et fort, parfois en pleurs, et il advient souvent avant que le pierceur n'ait terminé d'enfiler le bijou à travers le trou, fatigué et soulagé lui aussi.

Les verbes utilisés pour rendre compte de l'action entre le pierceur et le piercé sont d'autres indicateurs de leur relation. L'expression standard est « *se faire un piercing* ». La préférence de cette formulation sur « *se faire faire un piercing* » – plus correcte sur le déroulement effectif de l'action – est peut-être due à la loi linguistique du moindre effort, mais elle traduit certainement aussi le parti pris de la volonté et de la démarche active de la part du futur piercé.

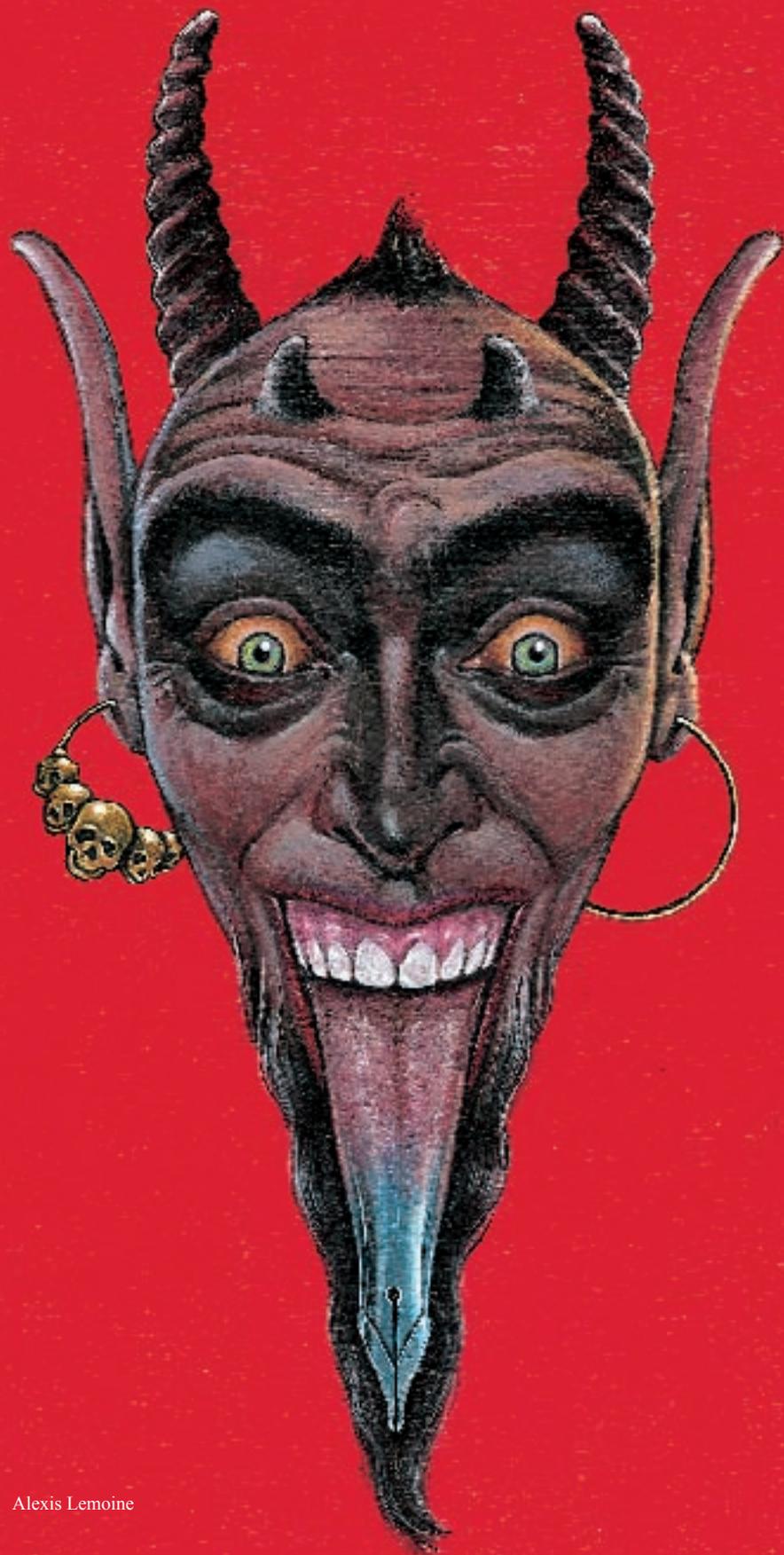
En effet, c'est le futur piercé qui se déplace et vient voir le pierceur pour effectuer un acte qu'il a choisi d'accomplir, mais pour lequel il a besoin de l'aide d'un tiers. Le futur piercé doit assurer la production d'un certain calme – directement proportionnelle à la volonté et à l'illumination précédentes –, alors que tout le reste qui se passe entre les deux agents fonctionne sur le mode de la transaction. L'un « *fait* » en sorte d'être préparé, afin de pouvoir « *recevoir* » le trou avec le bijou et également « *accueillir* » le piercing (par les soins ultérieurs), l'autre « *crée* » les conditions favorables (hygiène, relaxation, compétence, ambiance, tête-à-tête) pour « *donner* » le trou et le bijou. D'où la récurrence du qualificatif « *échange* ». Comme dans le cas du *mana*, ce qui circule et est communiqué, c'est de la « *valeur* »<sup>34</sup>, de l'esprit, du souffle, bref, de l'énergie positive (en plus de l'affirmation d'un lien social, *conditio sine qua non* de tout échange), véhiculée par le principe de la magie sympathique<sup>35</sup>. La matérialité du bijou est toujours vendue, alors que le *mana* est « *donné* », partagé, si la spiritualité du piercé s'y prête. « *Tu vis une décharge d'énergie ou une acquisition d'énergie. Ça dépend du type d'énergie qu'il y a à l'intérieur.* » L'engagement pécuniaire justifie l'idée que c'est le « *client* » qui entame la relation de manière active et en dicte également le mode : énergie positive ou négative à décharger ; énergie à donner au pierceur ou à prendre de ce dernier. Le pierceur se doit de répondre correctement, d'être perméable, de « *donner* » ce qu'il faut.

Les variantes de cette formulation de base – « *prendre un piercing de moi* », « *se prendre le trou* », « *se faire un piercing avec moi* » – sont autant d'exemples montrant le primat de la détermination du futur piercé sur l'instrumentalité du pierceur. En effet, le pierceur est « *seulement un moyen* » ; en tant que médiateur, il « *sent* » la relation. Le « *don* » du pierceur est donc essentiellement axé sur la sensorialité et la communication implicite, la sensibilité de capter et d'émettre des messages subtils – sans jamais l'avoir verbalisée – plutôt que sur des facultés magiques ou surnaturelles.

« *Si la personne est émotionnellement impliquée, moi aussi, je le sens et j'essaie de ne pas déranger. J'essaie de laisser l'expérience le plus libre possible. Pour les personnes qui viennent acheter plutôt que faire quelque chose, j'ai le comportement qu'on a envers des personnes qui veulent acheter, c'est-à-dire que je les traite avec professionnalisme et détachement émotionnel absolu. Je ne peux pas t'arracher le sentiment que tu n'as pas. Parce que si tu ne le sens*

34 – Cf. Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, [1950], Paris, Presses Universitaires de France, « *Quadrige* », 1997, p. 102.

35 – C'est-à-dire le fait que l'euphorie est contagieuse.



Alexis Lemoine

*pas, cette chose, mais que tu la veux à tout prix, et que moi, je te mets à ton aise, tout va bien, tranquille, détends-toi – eh bien, ce piercing, tu le feras, sans avoir pensé à ce que tu as fait. Parce que je te l'aurais fait acheter comme tu le voulais. Mais moi, je ne te le vends pas, je te le fais ! Je me comporte sans implication émotionnelle et cela met la personne dans la condition de forcément devoir penser à ce qu'elle est en train de faire. »* Les catégories du consommateur et du vendeur constituent des perversions de la rhétorique du don. L'argumentation présentée ici offre au pierceur la dignité dans l'échange énergétique idéal, mais aussi dans le cas où le « mauvais » piécé exige seulement un service et un bien de consommation quantifiable (par le prix). Ainsi, la résistance à la perversion du lien pierceur-piécé se construit à l'aune des « bons » piécés – pourtant minoritaires –, vitaux dans la triade des relations, puisqu'ils sollicitent le pierceur pour sa propre définition identitaire : la médiation maïeutique, qualifiée par lui comme « *chamanique* », catégorie indigène similaire à celle de « *tribu* », que les pierceurs réutilisent pour rendre compte de ce qu'ils éprouvent comme de ce qu'ils produisent.

La figure relationnelle du pierceur est, en fin de compte, ambivalente : ni chirurgien esthétique, ni masochiste, ni tortionnaire, elle est une exemplification, mieux, une expression de quelque chose de polysémique, de vivant, de transformable et d'innommé. La seule position qu'elle prend véritablement est celle d'une médiation facultative et menant vers l'inconnu.

Sur le plan individuel, la dichotomie avec laquelle les pierceurs se présentent au « monde extérieur » – politesse, propreté, absence de slogans révolutionnaires *versus* exubérance métallique, souvent interprétée comme « *agressive* » – entre également dans ce cadrage. Les pierceurs suscitent des questions, existentielles à leurs yeux, sur le lien entre des attitudes d'intégration et d'exclusion, juxtaposées en leur corporéité, mais ils n'offrent pas de réponses. Ni verbales, ni idéologiques, ni émotionnelles. Dans ce sens, ils sont les prophètes muets de la postmodernité. Le geste de désaccord et de non-conformisme – tout comme sa transmission à des tiers – est effectué par les pierceurs professionnels romains sans idéologie fédératrice ni collectivité protectrice. Par-delà l'individuation exacerbée, il traduit leur désir d'être acceptés tels qu'ils se présentent, et de pouvoir ainsi mener une vie « *archi-normale* » au sein d'une société qui soit capable d'envisager l'altérité comme expression d'une autre forme de normalité.

*Rachel Reckinger*

*« Torses et bras étaient illustrés.*

*Les "zéphirs", ceux qui proviennent des bat'd'Af',  
mériteraient d'être mis sous vitrine.*

*L'un était tatoué de la tête aux doigts de pieds.*

*Tout le vocabulaire de la canaille malheureuse s'étalait sur ces peaux :  
"Enfant de misère", "Pas de chance", "Ni Dieu ni maître", "Innocent",  
cela sur le front. "Vaincu non dompté".*

*Et des inscriptions obscènes à se croire dans une vespasienne.*

*Celui-là, chauve, s'était fait tatouer une perruque avec une impeccable raie au milieu.*

*Chez un autre, c'était des lunettes. [...]*

*L'un avait une espèce de grand cordon de la Légion d'honneur, sauf la couleur.*

*Je vis aussi des signes cabalistiques.*

*Et un homme portait un masque.*

*Je le regardai avec effarement. On aurait dit qu'il sortait du bal.*

*Il me regarda avec commisération et lui se demanda d'où je sortais. »*

*Albert Londres, Au Baigne*

*(« Première partie : À Cayenne »),*

*Le Petit Parisien, août-septembre 1923*

*(réédité Le serpent à Plumes, 1998)*



Raymonde Philipps,  
Technique mixte sur toile  
(130cm/130cm), 1998